

LE PETIT-FILS

NICKOLAS BUTLER

LE PETIT-FILS

Roman traduit de l'anglais
(États-Unis)
par Mireille Vignol



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

Titre original : *Little Faith*

© 2019, Nickolas Butler.

Publié à l'origine aux éditions Ecco Press, New York.

© 2020, Éditions Stock pour la traduction française.

© 2020, Voir de Près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-261-5

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

*Pour Jim & Lynn Gullicksrud
Et à la mémoire de Dave Flam
(1945-2017)*

CE ROMAN A ÉTÉ EN PARTIE
INSPIRÉ PAR DES FAITS RÉELS
QUI SE SONT PRODUITS
À WESTON, DANS LE WISCONSIN,
LE 23 MARS 2008.

La terre labourait les hommes, les chevaux et les charrues. [...] Aucune génération ne s'en aperçoit et les nouveaux champs humides germent dans l'oubli. [...] Tous les vivants marchaient de front dans la crête du présent. Tous les hommes et les femmes et les enfants formaient une longue ligne et brandissaient un ruban ou une bannière ; ils couraient dans un champ aussi vaste que la terre, frayant le temps comme un chemin herbeux, et il était emporté avec eux. Non, dit-il en retroussant la lumière, en marchant dans le ciel vers son foyer ; non.¹

Annie Dillard, *Les Vivants*.

1. Traduction de Brice Matthieussent, Christian Bourgois éditeur.

PRINTEMPS

Le petit garçon rit aux éclats en faisant glisser ses douces menottes sur le front raviné du vieil homme, par-dessus les sourcils grisonnants, les paupières et les cils, puis il ajusta le bandeau sur son nez et ses oreilles avant de filer se cacher dans le cimetière ensoleillé.

– Compte jusqu'à vingt, papy, cria-t-il.

– Un crocodile... deux crocodiles... trois crocodiles, scanda le grand-père d'une voix forte et traînante, avec la patience d'une horloge poussiéreuse dans le coin d'une salle à manger.

Le rire s'éloigna. Lyle Hovde continua de compter lentement. Pressé contre ses sourcils et ses paupières, son mouchoir de coton rouge délavé exhalait l'odeur de son jean usé : gasoil, essence, sciure, son caramel favori et le relent métallique de la menue monnaie au fond de sa poche. Avant d'arriver à « six », il entendit la

respiration et les pas légers du garçon s'estomper, le craquement occasionnel d'un cône ou d'une branche de pin blanc sous ses baskets, le crissement de longues herbes vernaies dans l'ombre épaisse, et des gloussements. À « douze », il ne restait plus que le *croâ-croâ*-croassement d'un corbeau à la cime d'un arbre. À « dix-sept », son cœur ralentit. Le soleil d'avril lui réchauffait agréablement le visage, sa vieille veste de campagne le réconfortait, le bordait comme une couverture. Il fut tenté de s'assoupir, de se laisser sombrer dans la douce mer noire du sommeil. Mais il prolongea le décompte et à « vingt » il enleva le bandeau et ouvrit les yeux – le monde était toujours là en mille nuances de verts fragiles et bourgeonnants, de bruns et jaunes délicatement ternis. Il n'y avait pas de circulation sur Cemetery Road. Pas une seule voiture. Pas de tracteur labourant les champs. Dans le ciel, deux grues du Canada descendaient vers une mare lointaine. Lyle était adossé à la stèle de son fils Peter. Il se leva lentement et

entendit ses genoux craquer d'indignation. Il prit appui sur la dalle en granit pour se stabiliser.

– Attention, hurla-t-il, J'ARRIVE !

C'était un cimetière modeste. Pas plus de deux ou trois cents concessions. L'ombre de Lyle, étirée par la lumière décroissante, s'échappait à l'oblique de ses bottes. Son petit-fils Isaac, son unique petit-enfant, ce garçon de cinq ans, débordait d'énergie. Tandis que son épouse Peg et leur fille Shiloh faisaient du shopping à Minneapolis, Lyle était chargé de le divertir toute la journée, ce qui ne lui pesait pas, pas le moins du monde. Mais, *Seigneur !* le gamin ne tenait pas en place... L'après-midi touchait à peine à sa fin et le grand-père était aussi épuisé que s'il avait passé la journée à travailler dur, à débiter du bois peut-être ou à déblayer un champ de toutes ses pierres.

– Attends un peu que je t'attrape, cria-t-il.

Il passa entre les sépultures à pas comptés. Passa devant les tombes de

femmes et d'hommes âgés qu'il avait connus de longues années auparavant, lorsqu'ils avaient plus ou moins son âge actuel et qu'ils peuplaient Redford, occupaient les bancs de l'église luthérienne Saint-Olaf, s'attroupaient dans les étroites allées du magasin d'outillage Hanson's, choisissant une couleur sur un nuancier, examinant des bombes d'insecticide ou ployant le dos sous des sacs de nourriture pour animaux. On les voyait aussi pousser les caddies branlants de la supérette IGA, le mari aux commandes tandis que la femme consultait sa longue liste de courses qui déclinait, dans une écriture appliquée, une si grande partie de leur vie. D'anciens enseignants, fermiers, facteurs, bûcherons, laitiers, mécaniciens, gargotiers, secrétaires, dentistes, médecins, pompiers, bouchers, employés de banque, serveurs, taxidermistes...

Il faillit passer à côté de lui sans le voir, mais Isaac pouffa et Lyle le repéra dans l'ombre de la tombe du vieil Egdahl. Conscient qu'une partie du plaisir consistait

à être découvert, il fondit sur lui, chatouilla son ventre douillet, ses aisselles et son cou, jusqu'à ce que son petit-fils dût reprendre son souffle déjà faible. Satisfait, Lyle s'assit à côté de lui et, remarquant que ses lacets étaient défaits, il entreprit de les renouer.

– Tu m'as pas fait faire la sieste aujourd'hui, fit observer le garçon en léchant ses lèvres gercées.

Lyle tapota sur les chaussures lacées, sortit de sa poche un petit pot jaune de baume Carmex et le tendit à Isaac.

– Tu as cinq ans. Tu ne peux pas faire la sieste toute ta vie.

– Mamie dit qu'on n'est jamais trop grand pour faire la sieste. Elle dit que tout le monde devrait la faire. Tous les jours. Elle dit qu'en Espagne et au Portugal, tout est fermé l'après-midi à l'heure de la sieste.

– Qu'est-ce que tu connais du Portugal ? demanda Lyle.

Le garçon plissa les yeux, prit un peu de baume et l'appliqua sur ses lèvres.

– Toi, papy, tu fais la sieste de temps en temps.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Tu fais la sieste. Dans ton fauteuil. Devant la télé. Même que tu ronfles.

– Ce n'est pas une sieste, répondit Lyle en souriant, c'est une *pause*. Ton grand-père s'accorde juste quelques minutes de *pause*.

– Ça m'étonnerait que les gens ronflent en faisant une pause, papy.

– Je ne ronfle pas.

– Si, tu ronfles, répondit le gamin en riant. Même que maman t'a enregistré avec son téléphone. Et mamie m'a dit que des fois, ça te réveille tellement tu ronfles.

Lyle ébouriffa les cheveux blonds d'Isaac.

– Allons-y. On va nettoyer la tombe de ton oncle, puis on passera chez Hoot. Il nous attend. Je parie qu'il a de la glace pour toi.

Avec le tuyau du vieux puits situé au centre du cimetière, ils remplirent deux seaux en aluminium dans lesquels Lyle versa quelques gouttes de produit vaisselle bleu d'une fiole en plastique, puis il remua le